

conférence / Herzog & de Meuron

architectes, Bâle

conférence
dans le cadre de
ville d'aujourd'hui,
vies de demain
les grandes conférences
d'architecture

jeudi 26 novembre 2009
18h30

« Une ville, c'est un schéma mental, un psychogramme construit. C'est une donnée, une matière physique, qui vous permet d'étudier l'évolution de la vie urbaine dans le courant des siècles. Vous pouvez projeter cela dans l'avenir et transformer certaines choses pour améliorer les conditions de vie des hommes. Au fond, c'est ça l'architecture, depuis le temps des cavernes. Mais le chemin que nous essayons de faire, c'est d'exploiter au maximum cet objectif. Notre vrai défi, c'est le développement et l'intégration de l'architecture à l'échelle métropolitaine. Nous sommes convaincus que l'architecture doit jouer un rôle central et très concret dans l'imagination et la construction de la ville contemporaine. »
Jacques Herzog, architecte

extrait de « Entretien avec Jacques Herzog, architecte », Dominique Errard et Laurent Miguët, *Le Monde*, 23 février 2007, p.57

Ce qui différencie les villes Vers une ville spécifique.

par Herzog & de Meuron

1. La ville spécifique

Les villes sont spécifiques parce que confrontées à des menaces spécifiques, qu'elles expriment physiquement : les villes sont des abîmes. D'une « abyssalité » dont découle leur différenciabilité et leur diversité et par laquelle s'explique aussi la difficulté de les décrire, de les planifier ou d'en donner des définitions théoriques.

Au fond, tout était dit, finie l'histoire, la réalité, une illusion, une fiction, une simulation. Les villes deviennent interchangeable et forment du coup l'arrière-plan aveugle, non différenciable de la seule activité urbaine restante, le shopping. Nous croyions qu'elles subissaient une virtualisation les dépouillant de leur corps et une simulation leur ôtant leur âme, jusqu'à complet engoulement, par une sorte de viol de sépulture. Mais le viol de sépulture était imaginaire, il n'a jamais existé que dans les têtes d'une génération de penseurs et d'urbanistes.

Que s'est-il passé ? La nature a repris ses droits. À partir de rien ? Le terrorisme s'est réveillé. Ineffaçable autant qu'incontrôlable, l'histoire va son chemin. Voilà la réalité soudainement redevenue réelle. Et finie.

Le terrorisme n'est pas une illusion, ni, dans un premier temps, une simulation. Il frappe les villes et leurs habitants d'une façon très réelle et traumatisante. On pense les plaies, mais le choc est toujours là, qui se propage de proche en proche. Ce qui a provoqué le choc, – par exemple, on combat le terrorisme de façon presque radicalement homéopathique, c'est-à-dire par les mêmes moyens. Tout d'un coup, il est partout, présence réelle et mentale, dans la rue comme à l'intérieur des têtes. La vulnérable beauté de la grande ville américaine apparaît plus rayonnante et plus tentante que jamais, mais avec cette note spécifique, soudain, du muséal, du suranné : la grande ville américaine, un modèle urbanistique du passé.

Le dimanche 27 septembre 2003, de grandes parties de l'Italie sont privées d'électricité. Rome plongée dans la nuit noire. Cela est d'autant plus inattendu et grave que ce devait être une *notte bianca*, une nuit des musées, où ceux-ci étaient censés être éclairés à *giorno*, bruisant d'animation. Au lieu de quoi, les Romains redécouvrent la sublime brutalité de la nature, qui se réinvite, abrupte et menaçante, comme une force immense que l'homme croyait pourtant contrôler.

Ce n'est pas sur une île inhabitée, en plein milieu de l'océan, que se déchainent ses forces menaçantes ; c'est, au contraire, la ville qu'elles visent comme plate-forme et théâtre et qu'elles mettent en état de déséquilibre fondamental. Dououreux rappel de sa vulnérabilité pour la cité, confrontée, sitôt que fondée, à des dangers existentiels spécifiques : sièges, incendies, disettes, pillages, épidémies de peste, tremblements de terre, agressions, inondations, bandes armées, chômage, pannes de courant, mafia.

Les villes se développent et se forment toutes selon le scénario des menaces spécifiques qui pèsent sur elles. Un scénario que dessine l'histoire et qui les enserre dans un modèle inéluctable, reconnaissable au premier coup d'œil. Aucune ville n'a jamais réussi à se libérer des liens réels, simulés ou cultivés de ses attaches locales et à se réinventer. Même pas après une catastrophe réelle et radicale. Au contraire : l'exemple de la reconstruction des villes allemandes après la guerre montre quelle était l'image qu'elles avaient d'elles-mêmes ou dont elles rêvaient et quels sont les scénarios de reconstruction qui en ont résultés. Les différences apparaissent de façon plus marquée que durant tous les siècles précédents, avant que les bombes ne réduisent les villes en amas de décombres uniformes. Des différences qui se sont accentuées jusqu'à nos jours et qu'accuse encore la simulation pour les parties nouvelles des villes.

Prenons le cas de Francfort et de Munich : ici, une ville de citoyens, mus, depuis toujours, par la volonté de développer leur ville, d'en faire une plate-forme du commerce, de l'industrie et des services urbains – là une ville de tradition princière, avec une maison royale qui, aux XVIII^e et XIX^e siècles, la réinvente en prenant modèle sur des villes italiennes et fait construire en Allemagne un morceau d'Italie.

La guerre terminée, Francfort décide de faire table rase du passé et opte pour une silhouette verticale. Tout espoir de devenir la capitale de la RFA s'étant définitivement envolé, on souhaitait que « la ville revienne à sa vocation première de place commerciale, bancaire et industrielle ». À Munich, au contraire, c'est en s'appuyant sur des images du bon vieux temps que l'on opère le passage de la « capitale du mouvement » à la « métropole à visage humain » (« *Weltstadt mit Herz* »). La ville reste prisonnière des images importées jadis par la cour royale et joue la carte de la reconstruction et de la simulation historique.

.../...



direction
de l'architecture
et du patrimoine
BORDEAUX
direction
régionale
des affaires
culturelles
et de la
communication



arc en rêve centre d'architecture bordeaux

architecture
ville
design

Entrepôt
7 rue Ferrère F-33000 Bordeaux
arcentreve.com

tél. 33 (0)5 56 52 78 36
fax 33 (0)5 56 48 45 20
e-mail : info@arcentreve.com

Herzog & de Meuron
architectes
Bâle / 1950

Jacques Herzog et Pierre de Meuron ont étudié l'architecture à l'École polytechnique fédérale de Zurich (EPF Zurich) de 1970 à 1975, auprès d'Aldo Rossi et de Dolf Schnebli. Ils ont achevé leurs études en 1975 et ont fondé leur propre bureau d'architecture en 1978. En 2001, Jacques Herzog et Pierre de Meuron ont reçu le Prix Pritzker, suivi du Praemium Imperiale, en 2007. Le bureau, qui a des filiales à Hambourg, Londres, Madrid et New York, emploie 340 personnes qui travaillent sur plus de 30 projets internationaux.

Herzog & de Meuron ont attiré l'attention au niveau international avec des projets tels que l'entrepôt Ricola à Laufen (1987); Dominus Winery dans la Napa Valley, Californie (1998); Tate Modern à Londres (2000); Prada Aoyama à Tokyo (2003); Schaulager pour la Fondation Laureenz à Münchenstein/Bâle (2003); le de Young Museum à San Francisco (2005) ou avec le Stade National de Pékin, site principal de déroulement des Jeux Olympiques de 2008 à Pékin, (2008). Font partie des projets en cours l'Elbphilharmonie, le nouveau bâtiment de la Philharmonie de Hambourg (achèvement prévu pour 2012); «VitraHaus», une maison pour la présentation de la Vitra «Home Collection» à Weil am Rhein (achèvement prévu pour 2010) ou la poursuite du développement du Tate Modern et de ses environs (achèvement prévu pour 2012).

Les œuvres Herzog & de Meuron ont été présentées dans de nombreuses publications et expositions.

Depuis 1994, Jacques Herzog et Pierre de Meuron sont professeurs invités à l'université de Harvard. Ils sont également professeurs à l'EPF Zurich depuis 1999, où ils ont cofondé l'ETH Studio Basel - Institut de la Ville Contemporaine. L'ETH Studio Basel organise des projets de recherche sur la ville contemporaine. Ce travail est documenté par diverses publications, dont : «La Suisse – portrait urbain» (2006), «Open – Closed : Canary Islands» (2007), ainsi que par «MetroBasel Comic. Ein Modell einer europäischen Metropolitan-Region» (2009).

2. Exemple : Francfort – Munich

Francfort (TABLE RASE) versus Munich (RECONSTRUCTION et SIMULATION historique) : expression d'une différence culturelle et cultivée. À croire que ce sont les bombardements qui ont fait apparaître au grand jour la physionomie spécifique de la ville, jusque-là dormante et dérobée aux regards.

Faisons toutefois observer ici que c'est toujours quand on croit avoir compris comment fonctionne une ville, et que l'on cherche à en déduire des thèses, qu'apparaissent soudain d'autres phénomènes, qui semblent contredire les premiers : Francfort s'avise de vouloir reconstruire près de l'ancienne demeure patricienne du Römer une partie de sa vieille ville, à Dresde on plaque des façades historiques sur des constructions neuves, normalisées, du pourtour de la Frauenkirche, et Berlin décide, après des années de palabres, de reconstruire le château là où se dressait le palais de la RDA. À Berlin comme à Francfort, sacrifiant à l'idéologie de la modernité, les stratégies urbanistiques de l'après-guerre, et les images engendrées par elles, se sont avérées d'une incapacité flagrante à survivre à plus de deux générations. On y démolit au profit de la ville qui s'y élevait autrefois ou, du moins, de l'image de la ville d'autrefois, celle qu'après la guerre on avait construite à ces endroits. Expression du renouveau et du changement, d'une réorientation idéologique et politique, l'image moderne de la ville est rejetée par ses habitants comme le corps rejette un organe étranger après une transplantation. Il naît de nouvelles images. La skyline de Francfort ne suffit plus, elle a besoin du contraste de la vieille ville reconstruite pour que la ville des banques forme un «package» vendable. Munich aussi n'en finit pas de retoucher son image. Ceux qui observent d'un œil critique le processus de transformation en cours parlent d'une «capitale de l'oubli». La décision concernant l'avenir de la Haus der Kunst (Maison de l'art) pourrait pourtant avoir sur la netteté de cette image et la richesse de ses contrastes une influence majeure.

Herzog & de Meuron, Bâle, 28 octobre 2007
traduction par Michel Schnarenberger

L'anti-monumental

extrait de «Herzog & de Meuron. 2002-2006»,
entretien entre Jacques Herzog et Jean-François Chevrier,
El Croquis, n°129-130, mai 2006.

JFC : Tu as fait allusion à la théorie du monument de Rossi. Une alternative au monument est le territoire. Derrière les notions de lieu, d'espace urbain, il y a la ville, apparentée à l'œuvre, mais il y a aussi le territoire. Le territoire est une notion géographique, et non artistique. En architecture, le rapport intérieur / extérieur permet de retravailler le rapport privé / public, de produire une intimité territoriale qui se distingue de l'intimité domestique sans se rattacher nécessairement à une conception normative de l'espace public. Il me semble que vous pensez le monument à partir de l'intimité territoriale.

JH : Le stade de Pékin est un monument, au sens presque classique du terme. Le Forum de Barcelone a été conçu comme un élément monumental pour établir le contact entre la ville, l'avenue Diagonal et la mer. Dans les deux cas, nous devions créer des points de repère. Depuis la Tate Modern, Herzog & de Meuron reçoivent des commandes à l'échelle globale. Cela s'accompagne de nouvelles responsabilités vis-à-vis de l'architecture et de la ville.

Contrairement à la France, à l'Angleterre, à l'Allemagne, il n'y a pas vraiment de culture du monument en Suisse, de même qu'en Belgique et en Hollande. Mais, dans les villes des pays en développement rapide (la Chine, la Russie, le monde musulman), et qui n'ont pas la même base démocratique que les pays européens, les monuments sont nécessaires pour éviter le chaos. Le monument est une notion historique à redéfinir. De même que chaque projet pose la question de la possibilité même de l'architecture, il n'y a pas de réponse a priori à la question du monument. La qualité iconique est indispensable à l'architecture. Si un bâtiment n'a pas cette qualité, il est raté. Mais cela ne suffit pas. Il n'y a pas aujourd'hui de tradition ou de norme qui garantisse cette qualité, comme par exemple la colonnade a pu caractériser le monument. Le monument, tel que nous le concevons à l'agence, appelle l'anti-monumental. À Pékin, par exemple, nous essayons d'insérer un espace intime au milieu de l'espace public. À Barcelone, une contradiction similaire est produite par l'espace couvert créé sous le bâtiment.

Dans les deux cas, des éléments d'intimité aident à dé-monumentaliser des monuments qui risquaient de devenir trop héroïques. Mais à San Francisco, pour le musée de Young, nous avons procédé à l'inverse. La monumentalisation du bâtiment, grâce à la grande tour, nous paraissait très importante pour marquer le rôle socio-culturel et urbanistique de l'institution, à la charnière de la ville et du Golden Gate Park. Il y a eu un débat très animé, où Pierre a mis toute son énergie à défendre l'existence de cette tour. Nous avons dit au client que la tour de l'ancien bâtiment avait permis au musée de devenir un symbole pour la ville. Mais pour nous, c'était beaucoup plus simple : le bâtiment aurait été invisible si aucun élément n'avait émergé des arbres. Le musée aurait été une architecture purement intérieure. La tour est un élément intéressant de l'extérieur, mais elle permet aussi de voir la ville depuis le musée, comme une grande fenêtre.